

TANIT D'OR
JCC 2019



PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL DU FILM DE LAMA



PRIX SPÉCIAL DU JURY
PRIX FIPRESCI
ISTANBUL FILM FESTIVAL



PRIX SPÉCIAL
DU JURY
HAMPTONS FILM FESTIVAL



MEILLEUR DOCUMENTAIRE
PRIX TALENT VARIETY
EL GOUNA FILM FESTIVAL



GRAND PRIX DU JURY
MUMBAI FILM FESTIVAL



69^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Panorama



PRIX
DU PUBLIC



MEILLEUR
DOCUMENTAIRE



AGAT FILMS & CIE PRÉSENTE

TALKING ABOUT TREES

UN FILM DE SUHAIB GASMELBARI



ENTRETIEN AVEC

SUHAIB GASMELBARI

par Serge Kaganski

Extraits de l'entretien à retrouver en intégralité sur www.meteore-films.fr

Talking about trees est votre premier film, quand et comment avez-vous découvert le cinéma ?

Mon parcours de cinéophile n'est pas du tout classique. J'ai grandi au Soudan dans les années 90, période où le cinéma n'existait plus dans ce pays, toutes les salles étaient fermées suite au coup d'état. Pourtant, avant le coup d'état, le cinéma était très populaire, mes parents m'emmenaient au centre culturel soviétique où j'ai sans doute vu des films de Tarkovski ou Eisenstein. Plus tard, j'ai étudié en Égypte pendant trois ans. Puis ensuite en France, à Tours, où je suis venu apprendre le français et étudier la littérature. À Tours, j'ai découvert la Nouvelle Vague ; Godard a été très important pour moi, notamment pour le pont entre littérature et cinéma. C'était impressionnant de découvrir le cinéma d'auteur du monde entier. Finalement, j'ai été admis à Paris 8. J'y ai fait plusieurs courts-métrages que je ne montre jamais, ils ont pour moi la valeur d'un bon exercice d'apprentissage.

Comment a démarré ce projet Talking about trees ?

En retournant au Soudan, je voulais faire un film de fiction, mais c'était impossible sans compromis avec le régime, j'ai donc abandonné ce projet. Et puis, j'ai rencontré Suleiman qui m'a présenté à ses amis du Sudanese Film Group (SFG), association équivalente à un cinéclub. Je les ai accompagnés pour les projections qu'ils organisent dans les villages. Une fois, le van est tombé en panne, comme ça se produit très souvent, mais nous sommes quand même arrivés au village. Une tempête de sable est survenue, mais ils ont installé leur écran, comme si de rien n'était. La projection a démarré alors que la tempête s'intensifiait, l'écran gonflait, bougeait, l'image sortait du cadre et y revenait, alors que les quatre essayaient de stabiliser le dispositif. Pendant tout ce temps, les spectateurs avaient le

regard rivé sur l'écran, indifférents à la tempête, ce qui racontait leur envie absolue de cinéma. De ce moment est né en moi la nécessité de faire ce film.

Quel est le sens profond du combat de ces vieux cinéastes et de ce film ?

Il faut faire les choses auxquelles on croit même si on fait face à tous les obstacles. Ibrahim, Suleiman, Manar et Altayeb sont conscients de leur faiblesse, de leur âge, des limites de leurs forces, mais ils agissent quand même. La première fois que j'ai rencontré Ibrahim Shaddad, il m'a posé des questions pour me tester. "Tu as fait des études à l'étranger et tu es revenu au Soudan. Tu as fait la même faute que nous il y a quarante ans. Ta famille est riche ? – Je lui réponds, non. – Tu as des liens avec la sécurité ? – Non. – En ce cas, tu as deux choix : soit retourner en Europe pour filmer des histoires d'amour et vivre heureux du cinéma, soit rester au Soudan et on te gardera une place sur notre banc d'attente" (rires)... En réalité, ils ne se contentent pas d'attendre sur un banc. Ils sont fragiles, mais la vulnérabilité est aussi une force et c'est peut-être ça le sens profond de mon film. Se préoccuper d'art dans un pays gouverné par des fascistes, c'est une force, c'est une philosophie de l'espoir.

Pouvez-vous évoquer vos choix stylistiques ?

Je m'inspire d'un cinéma qui n'entretient pas de rapport de séduction malsaine avec le spectateur, qui fait confiance à son regard. Par exemple, je n'ai pas mis de musique, ce qui est complètement intentionnel. J'ai préféré chercher la musique interne du film. Je voulais un film fidèle à ses personnages, à leur rythme, à la vitesse de leur pensée, de leurs déplacements, à leur façon d'être au monde. C'est aussi un film sur des

espaces abandonnés, sur un paysage que l'état a essayé d'effacer. Enfin, je voulais m'inscrire dans le regard de ces cinéastes montreurs de films. Si on suit les infos au Soudan, il y a chaque jour des nouvelles qui poussent à la dépression. J'ai essayé d'évacuer cette part anxieuse de la réalité soudanaise qui peut rendre fou. Je ne voulais pas faire honneur au pouvoir en lui consacrant du temps de mon film, je voulais préserver la lenteur contemplative de mes personnages, leur espace de réflexion, leur bulle de dignité. C'est comme ça aussi qu'ils se sont protégés. Quand Ibrahim raconte l'épisode où il a été arrêté, il ne décrit pas la torture mais les détails de la cellule où il était enfermé : ça résume son éthique du regard et sa façon de résister aux horreurs qu'il a vécues.

Ce qui frappe chez ces quatre cinéastes oubliés, c'est leur dignité, leur humour, leur absence d'amertume.

J'admire cette dignité. Ils ont fait peu de films, mais ils considèrent l'histoire du cinéma comme la leur. Ils ont écrit sur le cinéma en sachant parfaitement qu'ils auraient peu ou pas de lecteurs, ils étaient conscients du paradoxe d'écrire sur le cinéma dans un pays où le cinéma n'existait plus. D'où la nécessité de ce film, le désir de rendre justice à ces hommes et à leur travail. Ils étaient des pionniers, les premiers à s'être expatriés pour étudier le cinéma et à revenir pour tenter de créer un cinéma artistiquement ambitieux au Soudan. Ils ont fait face à toutes sortes d'empêchements politiques, administratifs, sociétaux, financiers, mais sans jamais perdre leur désir de cinéma, que ce soit le désir d'en faire ou le désir de le montrer à travers les films des autres. Souvent, dans ce genre de situation, les artistes deviennent aigris, ce qu'on peut comprendre. Pas eux ! Ils ne se plaignent jamais, ne se posent jamais en victimes. En faisant ce film, je me suis aussi soigné de mes frustrations. Il est courant de regarder le monde avec des lunettes pessimistes, mais quand on côtoie ces hommes, on se sent soigné de son défaitisme. *TALKING ABOUT TREES* est aussi un film sur l'amitié qui dit "certes, tout va mal, mais quand même, l'amitié reste une chose puissante". Ces hommes se soutiennent mutuellement, quand l'un déprime, les autres l'encouragent. Ils sont solidaires.

Se préoccuper d'art dans un pays gouverné par des fascistes, c'est une force, c'est une philosophie de l'espoir.

— Suhaib Gasmelbari

Le pouvoir soudanais n'est pas dans le film, mais on sent son emprise à travers les difficultés administratives auxquelles fait face le SFG. Bien qu'il soit doux et non rageur, Talking about trees est-il aussi un film politique ?

Bien sûr ! Il est consacré à quatre personnes qui ont subi tout le poids et les entraves d'un état répressif. Ces personnes, et mon film, essaient de repousser la présence de cet état hors champ, non par peur, mais pour ne pas lui donner trop de prise et d'importance. Je ne voulais pas faire un film "sur la situation au Soudan", mais la révéler par petites touches en montrant son aspect kafkaïen. Aussi, j'ai mis peu d'indications politiques ou historiques sur le Soudan, me gardant de toute dénonciation frontale ou larmoyante. On filmait sans autorisation, on jouait avec les doutes du pouvoir et de la police, on restait flou sur les intentions du film. Déjà, rien que le geste de faire ce film, c'était s'engager, combattre.

Ce film pourra-t-il être montré au Soudan ?

On va tout faire pour organiser une projection dans le cinéma Révolution, là où on a filmé. Le SFG possède maintenant un écran gonflable, grâce auquel on va aussi essayer de projeter le film dans d'autres lieux. Aujourd'hui, avec la révolution, des choses sont possibles. Même si l'équilibre politique est fragile entre les militaires et les démocrates, on ne peut pas nier que les choses changent. Hier, j'ai vu un reporter filmer près de l'aéroport, ce qui était absolument impossible il y a encore quelques mois. Donc oui, je crois qu'on pourra montrer le film sans trop de problème. Nous sommes dans un moment où il faut tester le nouvel espace de liberté.

Suhaib Gasmelbari est né en 1979 au Soudan.

Il a étudié le cinéma en France à l'Université Paris 8 et écrit, réalisé plusieurs courts métrages, fiction et documentaire. *Talking about trees* est son premier long métrage.





Que sont donc ces temps,
où **PARLER DES ARBRES**
est presque un crime
Puisque c'est faire silence
sur tant de forfaits !

— Bertolt Brecht,
À ceux qui viendront après nous
Poème ayant inspiré le titre du film
Talking about trees



SULEIMAN MOHAMED IBRAHIM

Suleiman a étudié le cinéma documentaire à l'Institut de Cinématographie VGIK à Moscou de 1973 à 1978. Il a reçu le prix d'argent pour son court métrage *It still rotates* au Festival International du film de Moscou en 1979. Il est la force motrice du groupe et trouve les réponses à toutes les questions pratiques. Il a refusé de s'exiler à la suite du coup d'État militaire de 1989.

ALTAYEB MAHDI

Altayeb est diplômé de l'Institut Supérieur du Cinéma du Caire en 1977. Il a réalisé plusieurs courts métrages audacieux tels que *The Station* (1988), *Four Times for Children* (1979), *The Tomb* (1976). Altayeb est un homme qui parle avec peu de mots mais sa concision livrera toujours la pensée manquante.

IBRAHIM SHADAD

Ibrahim a étudié le cinéma à la Filmuniversität Babelsberg Konrad Wolf (à l'époque Académie du film et de la télévision de la RDA). Il a obtenu son diplôme en 1964. Au cours de sa carrière, il a réalisé de nombreux courts et moyens métrages, parmi lesquels *Hunting Party* (1964) et *The Rope* (1984). Plusieurs de ses projets ont été interdits par les différents gouvernements au Soudan. Il a passé des années en exil en Égypte et au Canada avant de retourner au Soudan. Son amour du cinéma est profond et sa vision de l'art est radicale.

MANAR AL HILO

Manar est diplômé de l'Institut Supérieur du Cinéma du Caire en 1977. Il s'est toujours employé à soutenir les œuvres de ses amis. Il a travaillé à la production de tous leurs films produits au Soudan, un pays dépourvu de moyens de production.



SYNOPSIS

Ibrahim, Suleiman, Manar et Altayeb, cinéastes facétieux et idéalistes, sillonnent dans un van les routes du Soudan pour projeter des films en évitant la censure du pouvoir. Ces quatre amis de toujours se mettent à rêver d'organiser une grande projection publique dans la capitale Khartoum et de rénover une salle de cinéma à l'abandon. Son nom ? La Révolution...

LISTE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

RÉALISATION

Suhaib Gasmelbari

AVEC

Ibrahim Shaddad
Suliman Ibrahim
Eltayeb Mahdi
Manar Al-Hilo
Hana Abdelrahman Suliman
(Sudanese Film Group, SFG)

IMAGE

Suhaib Gasmelbari

MONTAGE

Nelly Quettier
Gladys Joujou

SON

EISadig Kamal
Katharina Von Schroeder

MONTAGE SON

Jean Mallet

MIXAGE

Jean-Guy Véran

ÉTALONNAGE

Herbert Posch
Marine Lepoutre

ASSISTANTES RÉALISATION

Hana Abdelrahman
Rayan Suliman

PRODUCTION

AGAT Films & Cie / Marie
Balducchi

CO-PRODUCTION

Goï-Goï Productions
Made in Germany Films
Vidéo de poche
Doha Film Fund

AVEC LA PARTICIPATION DE

Sudanese Film Group SFG
Aide aux cinémas du monde
Centre National du cinéma
et de l'image animée
IDFA Bertha Fund Europe
IDFA Bertha Fund
La Région Ile-de-France
World Cinema Fund
Film und Medienstiftung NRW
Arab Fund for Arts and Culture
Doha Film Institute
SANAD Development Grant
Venice Production Bridge